



HAL
open science

Revue bibliographique

Clara Manco, Pierre Labrune

► **To cite this version:**

Clara Manco, Pierre Labrune. Revue bibliographique. Revue de Synthèse, 2016, 3/4 (137), pp.476-497. halshs-03933810

HAL Id: halshs-03933810

<https://shs.hal.science/halshs-03933810>

Submitted on 10 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

Pierre Labrune et Clara Manco, Paris-Sorbonne.

MOUFFE Chantal, *L'Illusion du consensus*, trad. Pauline Colonna d'Istria, Paris, Albin Michel, 2016.

Cet ouvrage, traduction du *On the Political* paru chez Routledge en 2005, a le mérite de permettre que la pensée de Chantal Mouffe soit mieux connue en France. On peut toutefois s'interroger sur la pertinence du titre français choisi qui, bien qu'il puisse sûrement attirer un grand public, passe sous silence la référence explicite à Carl Schmitt et à *La Notion du politique* faite par l'auteur. En effet, Mme Mouffe utilise les analyses du juriste allemand afin de proposer une explication aux impasses des démocraties libérales. Pour la philosophe, qui suit ici Schmitt, le politique, c'est-à-dire la façon qu'ont les sociétés de s'instituer, est par nature agonistique, puisque chaque société ne saurait se définir sans exclure certaines idées ou certaines personnes. Elle explique toutefois dans son introduction que sa démarche est avant tout critique et qu'elle entend montrer la pertinence d'une vision agonistique du politique en soulignant les difficultés posées par les théories « post-politiques » et la philosophie politique consensualiste, notamment développée par Jürgen Habermas.

Ainsi, après avoir présenté dans l'introduction générale le caractère hégémonique et contingent de toute organisation politique et, partant, le défi que constitue le fait de penser la démocratie, c'est-à-dire une organisation politique respectant le pluralisme des opinions, Chantal Mouffe se fonde sur ces données pour consacrer un chapitre à l'analyse des grandes thèses des penseurs « post-politiques ». Elle s'intéresse donc sur une quarantaine de pages aux idées d'Ulrich Beck et d'Anthony Giddens, et tente d'expliquer les concepts de « sous-politique » et de « troisième voie » (chère aux blairisme). Dans sa perspective critique, elle avance que l'importance donnée dans ces théories à l'individu et à la société civile par rapport aux acteurs plus traditionnels du politique que sont les États et les partis, et ce, afin de faire advenir une conception dialogique de la démocratie, n'est qu'une manière de passer sous silence une exclusion définitoire, un artifice niant l'antagonisme pour le réintroduire de façon déguisée. En effet, Mme Mouffe estime que Giddens et Beck, en affirmant que le politique a définitivement changé de paradigme avec la fin des grandes idéologies au début des années 1990, et qu'il faut dépasser le modèle eux/nous, créent de façon implicite une autre ligne de démarcation entre les « modernes » et les traditionalistes qui se retrouveraient, de fait, exclus de la discussion.

Le chapitre suivant, consacré aux mises au défi de la pensée post-politique, poursuit cette défense d'une vision agonistique du politique. La philosophe y rend en effet compte de la montée des populismes nationalistes en Europe en expliquant qu'ils prospèrent face aux conceptions consensualistes du politique. Contrairement aux défenseurs d'une démocratie libérale fondée sur le pur dialogue rationnel, les populistes n'hésitent pas à mobiliser les passions dans le champ politique et assument pleinement la distinction entre eux et nous, l'exclusion définitoire. Ils tirent d'autant plus parti de la dominance des théories consensualistes qu'ils se posent en exclus passés sous silence, et qu'ils profitent ainsi doublement de la nature agonistique du politique. Mme Mouffe veut cependant contrer ces populismes en proposant un accord *a minima* sur les règles du débat démocratique, quand bien même on ne saurait se mettre d'accord, afin que l'opposition se fasse entre adversaires reconnaissant un minimum de légitimité à l'autre partie et non entre ennemis voués uniquement à la destruction, symbolique ou réelle, de l'autre. Elle insiste toutefois sur la nécessité d'opposer une réponse politique et non morale aux populismes. Il ne s'agit pas de les exclure parce qu'ils ne feraient pas partie du champ du débat rationnel, mais bien plutôt d'accepter d'entrer avec eux dans une lutte démocratique pour l'hégémonie idéologique.

Le dernier chapitre, quant à lui, tente de trouver une application à cette conception agonistique du politique au niveau international. Mme Mouffe se livre donc à une critique des penseurs cosmopolitiques visant à l'émergence d'institutions internationales permettant un

consensus global ainsi qu'à une remise en question de l'ouvrage *Empire* de Michael Hardt et d'Antonio Negri qu'elle rapproche, en dépit de sa rhétorique révolutionnaire, de la pensée cosmopolitique libérale. Toujours poussée par le souci de rendre une place aux conflits dans le champ politique, la philosophe appelle de ses vœux un système international multi-polaire où les États souverains ne nieraient pas la compétition qui existe entre eux mais où, du fait de la multipolarité, les conflits ne dégénéreraient pas forcément en guerres.

On peut reprocher à cette traduction d'être un peu trop tardive, plus de dix ans séparant la première publication de cette édition française. Les analyses de Chantal Mouffe, notamment sur les succès des populismes dans le contexte « post-politique » résistent cependant plutôt bien au passage du temps. Il est d'ailleurs intéressant, à ce propos, de voir qu'elle pressentait déjà en 2005, après la percée électorale du UKIP au Royaume-Uni, une fin de l'exception britannique en Europe. Les résultats des élections européennes de 2014 et, encore plus récemment, la victoire du « Leave » lors du référendum sur le maintien du Royaume-Uni dans l'Union Européenne semblent confirmer cette intuition de Mme Mouffe. L'ouvrage, du fait de sa thèse principale, se veut avant tout un ouvrage polémique – d'où sa brièveté également –, ce qui lui confère une force rhétorique non négligeable. La critique des diverses théories consensualistes est assez convaincante mais on pourrait regretter que, du fait du genre même de l'essai polémique, la philosophe demeure un peu vague quant au modèle à opposer à ces théories dont elle a brillamment exposé les faiblesses. En effet, la question de l'accord *a minima* sur les modalités de l'antagonisme, qui sont censées elles aussi être l'objet constant de débats, est peut-être trop rapidement abordée. L'ouvrage n'en demeure pas moins extrêmement stimulant et peut inviter à penser les querelles sans rechercher systématiquement un horizon de résolution consensuel. P.L.

PRENDERGAST Maria T.M., *Railing, Reviling and Invective in English Literary Culture, 1588-1617*, Ashgate, Burlington, 2012.

Maria Prendergast s'est donné pour corpus un ensemble divers de textes de l'Angleterre élisabéthaine et jacobine, où l'insulte, l'injure et la moquerie occupent une place de choix – avec des cibles variées. On y trouve tout à la fois des controverses connues (la longue querelle entre Thomas Nashe et les frères Harvey, articulée à la plus large controverse dite « de Marprelate », ou la « Poetomachia », qui prolonge la guerre des pamphlets par d'autres moyens) et trois pièces de Shakespeare (*Coriolan*, *Timon d'Athènes* et *Troilus et Cressida*). Mme Prendergast propose d'envisager ces textes disparates comme un groupe, afin de poser la question de leurs points communs : y'a-t-il une spécificité de l'invective et de la moquerie, notamment vis-à-vis de la satire ? Peut-on identifier une rhétorique commune à ces différents textes ?

À cette question, Mme Prendergast répond par l'affirmative. Bien sûr, il y a d'abord les incontournables registres de la scatologie, de la maladie et de la sexualité, propres à une rhétorique que Mme Prendergast situe en-deçà des exigences de bienséance auxquelles se plie, en dernière instance, la satire – même si satire et invective ont en commun la puissance de frappe de leur langage. L'esthétique de l'accumulation, de l'inflation, de la saturation est également propre à l'injure : la différence avec la satire est ici une question de degré, mais qui reste assez importante pour qu'on puisse les séparer. En résumé, l'esthétique de l'injure et de l'invective est surtout une anti-esthétique... qui n'en reste pas moins une esthétique. À l'inverse, parmi les traits communs avec la satire, on trouve la *persona* du polémiste, qui se place en position de supériorité morale, et le caractère élaboré d'une rhétorique qui semble se détourner de son objet pour mieux jouir de ses propres prouesses verbales. À ces grandes distinctions s'articule un réseau de sous-genres, tels que l'épigramme ou le libelle, également évoqués.

Mme Prendergast prend également le soin de souligner les continuités et liens objectifs des pamphlets choisis avec le monde du théâtre, afin de justifier son corpus. Les personnages (réels) impliqués dans ces deux types de joutes sont souvent les mêmes, globalement situés à la marge dans un espace « proto-bohème » (mais ce n'est pas le cas des personnages fictifs aristocrates, comme

Timon ou Coriolan). Les frontières entre monde de l'écrit (pamphlet) et de l'oralité (performance théâtrale) ne semblent d'ailleurs exister ici que pour être transgressées, au point que Mme Prendergast fait l'hypothèse de lectures et mises en scène publiques de ses pamphlets d'insulte.

Pourquoi tant de haine, et surtout pourquoi à ce moment précis ? Recycler un fond d'angoisses culturelles en divertissement transgressif, audacieux ou piquant est une constante. À cela Mme Prendergast ajoute l'hypothèse d'échanges d'invectives dont le but implicite, mais véritable, serait la constitution d'une communauté homosociale : la motivation sous-jacente aux échanges d'insultes serait le désir paradoxal de renforcer un sentiment d'identification à une communauté, à travers la maîtrise ostensible d'une rhétorique commune. En d'autres termes, sous l'agressivité apparente il s'agirait avant tout d'un jeu linguistique, où la maîtrise des codes signerait l'appartenance à un même cercle, donc l'adhésion indirecte à une forme de camaraderie (*bonding*). Maria Prendergast en veut pour preuve les collaborations fréquentes entre anciens ennemis de papier, en allant jusqu'à postuler un homoérotisme latent. Sous les différences exhibées, ressemblances et complicités réelles affleurent.

De façon plus générale, Mme Prendergast compte parmi ses outils conceptuels une approche *queer* : à la marge de la culture dominante, défiant les normes entre opprobre, fierté et sentiment d'appartenance, traversé par des associations d'idées non-hétérosexuelles, transgressif et inassignable à aucun lieu, ce corpus serait ainsi riche de ses ambiguïtés. Dans la même ligne, elle exploite longuement le concept de « perversion », qui éclaire aussi bien son corpus théâtral que pamphlétaire, en soulignant l'importance des figures de la contamination, de la sexualité douteuse, du double-sens troublant (ainsi « recto » ou « case », qui ont un sens déterminé dans le contexte de la presse, sont-ils contagionnés par leur double-sens licencieux). Enfin, l'auteur se soucie dans son dernier chapitre de faire une place à trois pamphlétares féminins, Jane Anger, Constantia Munda et Joan Sharp, et en propose une lecture qui embrasse la complexité et les ambiguïtés de leur position auctoriale, notamment en termes de genre.

L'ouvrage de Maria Prendergast a le mérite de se pencher sur un corpus peu exploité, du moins en termes rhétoriques, et d'aborder de front (surtout avec la part belle faite aux pamphlétares femmes) les marges « infra-littéraires » de la période. Si l'approche conjointe de pamphlets et de pièces de théâtre est convaincante, on peut néanmoins questionner le choix de ces pièces en particulier : on aurait par exemple bien vu s'insérer dans le raisonnement une approche des comédies plus approfondie. De même, articuler des controverses essentiellement personnelles (insultes *ad hominem* et rivalité personnelle entre Nashe et Harvey par exemple) à des controverses au sujet d'une question extérieure (Marprelate notamment), des échanges d'insultes médiatisés par la fiction théâtrale ou pas, n'allait pas nécessairement de soi, et si leurs points communs sont indéniables, ces objets auraient peut-être mérité aussi un traitement plus explicitement différencié. Pour ce qui est de la lecture *queer*, elle est inégalement convaincante : si l'hypothèse d'une homosociabilité sous-tendant la pratique de l'invective est riche et concluante, le concept de perversion le semble moins. Dans l'ensemble cependant, l'ouvrage de Mme Prendergast constitue un apport très stimulant à la question des querelles, avec une thèse du plaisir homosocial de la querelle comme constitutif d'une communauté paradoxale agréable et bien menée. Les quelques illustrations et l'index final rendent par ailleurs l'ouvrage maniable et facile à consulter. C.M.

HAASE-DUBOSC Danielle et HENNEAU Marie-Elizabeth (dir.), *Revisiter la « Querelle des femmes » vol. I : Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1600 à 1750*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint Étienne, 2013.

Ce recueil d'articles, paru à la suite d'un colloque organisé à l'Université de Columbia en 2009 par la SIEFAR (Société Internationale pour l'Étude des Femmes de l'Ancien Régime), prend pour objet d'étude la longue controverse de la « Querelle des femmes » en la faisant remonter à la publication de *L'Alphabet de l'imperfection et la malice des femmes* (1617) et se déployer sur un temps long (au moins jusqu'à la Révolution française). La centaine d'acteurs identifiables, qu'ils

soient philogynes ou misogynes, donne une idée de l'envergure du phénomène, qui se développe aussi bien dans les domaines juridiques, politiques, religieux que socio-culturels. Les organisatrices du colloque ont de plus privilégié une approche inclusive, en ouvrant la discussion non seulement aux textes traitant directement de la question de l'(in)égalité entre les sexes, mais aussi à ceux qui en portent simplement la trace indirecte. La variété des contributions (étude de traités, de pamphlets, de dictionnaires, de lettres, de pièces de théâtre et d'objets visuels, aussi bien « égalitaristes » que « féministes » ou « masculinistes » etc) reflète ainsi la richesse et la diversité des expressions de cette querelle. Sur la double question du statut des femmes en général et de celui de la figure féminine « extraordinaire » (comme Christine de Suède par exemple), la part belle est faite logiquement aux voix d'écrivains femmes, d'actrices, de femmes de pouvoirs, de musiciennes, de religieuses, mais les auteurs masculins (Pierre Hévin, Poulain de la Barre etc) ne sont pas oubliés.

Le volume I s'ouvre sur deux contributions de Marie-Frédérique Pellegrin et de Guyonne Leduc concernant Poulain de la Barre : la première sur les ambiguïtés de son discours (égalitariste ou affirmant la supériorité des femmes ?), la seconde sur sa réception, notamment en Angleterre. La réflexion de Poulain mérite en effet cette attention particulière en ce qu'elle est l'une des premières articulations cohérentes d'un argumentaire « féministe », qui se résumait avant lui souvent à une succession d'arguments isolés. C'est également l'occasion de rappeler que parmi les défenseurs des femmes, le discours égalitaire est longtemps resté minoritaire, éclipsé par la défense de leur supériorité. Poulain se situe d'ailleurs en partie dans la continuité de cette réflexion, d'où le caractère apparemment ambigu de sa proposition. La fortune de ses idées novatrices s'est d'abord faite en Angleterre, et c'est sur cette réception, tendue entre fidélité et intérêt réel pour l'œuvre et l'homme d'une part, et exploitation commerciale opportuniste au prix d'un affadissement du discours d'autre part, que s'attarde la deuxième contribution.

Constance Lacroix et Séverine Geneys-Kirk proposent ensuite deux portraits monographiques, l'un de la figure complexe de Madeleine-Angélique de Gomez, essayiste, romancière, historienne et philosophe soucieuse d'offrir à la postérité un « Parnasse au féminin » pour rétablir les injustices de l'oubli, l'autre de la jacobite Jane Baker, véritable « hors-la-loi du genre », qui prêche par l'exemple pour une réponse originale à la question des femmes : se soustraire simplement à l'économie hétérosexuelle. Cette tentative de retranchement offre un contrepoint intéressant à la réflexion de Marie-Élisabeth Henneau sur les couvents de religieuses au XVII^e siècle, où le modèle prédominant de la moniale contemplative masque la réalité de communautés justement moins isolées et plus engagées sur la question de leurs propres droits que l'on ne le croit souvent.

Une troisième monographie par Marion Lemaignan sur Christine de Suède s'interroge sur les textes satiriques dont a fait l'objet ce personnage extraordinaire souvent qualifié d'« amazone », avec toute l'ambiguïté de la fascination pour ce modèle tantôt héroïque, tantôt monstrueux. On retrouve une exploitation semblable de la dialectique de l'héroïsme et du monstrueux à travers la contribution de Zoé Schweitzer sur les figures souvent présentées comme antithétiques de Cornélie et Médée autour de leur attitude à la maternité.

Sur l'aspect juridique de la question, Nicole Dufournaud offre un point de vue précieux à travers l'exemple de Pierre Hévin et de l'abrogation paradoxale du droit Vellien en Bretagne. Il s'agit ici de déployer les ramifications de la controverse sur la capacité juridique des femmes et ses conséquences souvent contre-intuitives : ainsi par exemple, la déclaration d'une responsabilité juridique des femmes, en apparence instrument de leur autonomie, est-elle souvent un prétexte à les obliger à une solidarité économique encombrante avec leur mari, notamment en cas de dettes.

La contribution de Patrick Snyder donne quelques exemples de dialogues égalitaires de fait (c'est à dire sans qu'une égalité soit nécessairement postulée) et d'une harmonie rare, en explorant la question de l'amitié homme-femme à travers les exemples entre autres de Marie de Gournay avec Michel de Montaigne, Madame de Sablé avec la Rochefoucault, Madeleine de Scudéry avec Paul Péliisson, et leurs influences réciproques. On peut contraster ces exemples optimistes à la réflexion de Marie-Françoise Bosquet, qui explore la question du statut des femmes en utopie à travers des exemples romanesques ou théâtraux (Lesage, Levesque, Lubert, Marivaux) : contrairement à ce

qu'on pourrait attendre, l'utopie est loin d'être le lieu rêvé de la réalisation d'une égalité univoque, bien au contraire.

Pour finir, Sophie Vergnes aborde la querelle à travers l'exemple des « mazarinades » pendant la Fronde, et de la récupération de la question de femmes à des fins politiques exclusives.

L'une des caractéristiques qui font la grande richesse de ce recueil d'articles est l'inclusion, en plus des contributions, de nombreux extraits de textes originaux (rapidement introduits et commentés) qui les illustrent ou les mettent en perspective. La diversité des disciplines et la perspective européenne (qui inclut, en plus de la France et souvent en dialogue avec elle, l'Angleterre, la Suède, les héritages antiques, la Bretagne en tant que territoire spécifique) est également l'un des postulats méthodologique féconds de l'ensemble. On peut toutefois regretter que la réflexion se développe plus souvent en termes d'acteurs et d'interventions isolés que de querelles dynamiques, de réseaux, de polémiques, de système provocation-réponse (à qui les auteurs répondent-ils, quelles sont les réactions qu'ils suscitent ? etc). L'ensemble offre ainsi un tableau passionnant et très varié des différents éclairages sur la question vaste du statut des femmes, mais n'est articulé que de façon marginale, et pas toujours selon une approche spécifiquement polémique. Ainsi cet ouvrage intéressera-t-il peut-être davantage comme aperçu de la richesse des points de vues individuels (exploitable néanmoins grâce à la présence d'un index final des noms propres) que pour sa réflexion théorique générale sur la question des querelles. C.M.

PELLEGRIN Nicole, VIENNOT Eliane (dir.), *Revisiter la « Querelle des femmes » vol II : Discours sur l'égalité/inégalité des sexes, de 1750 aux lendemains de la Révolution*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2012.

Ce recueil d'articles issu d'un autre colloque organisé par la SIEFAR en 2008 à Paris, bien que publié avant l'ouvrage précédemment recensé, traite de la période postérieure afin d'interroger la place accordée à cette querelle des femmes dans la France des Lumières, de la Révolution et du début du XIX^e siècle, qu'on croit souvent trop rapidement préoccupée d'égalité. L'ouvrage se constitue de neuf contributions ainsi que de reproductions de sources primaires – qu'il s'agisse de documents iconographiques ou d'extraits de textes – intercalées entre les différents chapitres.

La première contribution, d'Éliane Viennot, est une introduction générale sur la « Querelle des femmes » et sur son historiographie, encore trop peu développée de l'avis de l'auteur. Cet article insiste sur le fait qu'il est nécessaire de prendre les textes constitutifs de cette querelle au sérieux et de ne pas les considérer, comme cela fut le cas dans une certaine tradition historiographique, comme simple amusement de clercs. Mme Viennot souligne aussi la difficulté qu'il y a à déterminer précisément le *terminus ab quo* et le *terminus ad quem* de la querelle. Elle précise toutefois que les débats contemporains sur la place des femmes dans la société française, quoique animés, ne peuvent être mis sur le même plan que les diverses étapes de la « Querelle des femmes » agitant la société d'Ancien régime puisque les parties s'accordent sur l'objectif de faire advenir l'égalité entre les hommes et les femmes mais divergent quant aux modalités. Mme Viennot propose toutefois une hypothèse intéressante pour rendre compte de la résurgence de la Querelle au XIII^e siècle en suggérant que l'exclusion des femmes est surtout le fait de la classe des clercs qui, voyant, avec la création des États modernes, s'établir un système bureaucratique nécessitant des lettrés, a cherché à maintenir ses privilèges en produisant des discours visant à exclure les femmes de la diffusion et de l'acquisition des savoirs.

Sandrine Lely s'intéresse à la place des femmes peintres dans les beaux-arts dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle et montre que règne l'idée que le « goût féminin » est synonyme d'ornementation excessive, en dépit des succès de peintres comme Louise Vigée le Brun et Adélaïde Labille Guiard, reçues à l'Académie de peinture et exposées au Salon en 1783. Ces discours ont pour conséquence que lorsque les Académies sont recréées en 1795, les femmes en sont exclues, tant les mentalités ont intégré que la grande peinture d'histoire ne saurait, en dépit des exemples, être l'œuvre de femmes.

Huguette Kriel poursuit ces réflexions sur la place des femmes dans la création artistique en montrant comment la Querelle générale des femmes prend, au XVIII^e siècle, un visage particulier et s'articule autour de la question de l'existence de génies féminins. Elle montre l'importance dans les débats des listes de femmes illustres, utilisées par les philogynes pour attester l'égalité des sexes et considérées par les misogynes comme autant de phénomènes de foire. Elle s'intéresse également à Constance de Salm et à Germaine de Staël, qui se réfèrent à la figure de Sapho afin de mieux critiquer les thèses mécanistes voulant fonder sur la différence physiologique des sexes une différence quant à l'aptitude au génie. Il faut rapprocher cette contribution de celle de Martine Reid où il est question de l'image que donnent de la femme écrivaine trois auteurs du tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, à savoir Constance Pipelet/ de Salm, Mme De Staël et Mme De Genlis.

Éliane Viennot montre dans un autre article comment l'invocation de la mythique loi salique dans les productions historiographiques permet, au siècle des Lumières, un recul de l'égalité entre les hommes et les femmes puisque les actions des régentes et des autres femmes au pouvoir dans l'histoire du Royaume de France sont constamment ou passées sous silence ou montrées sous le jour le plus sombre.

Caroline Fayolle souligne, dans sa contribution, l'importance de la question de l'accès des femmes au savoir dans les débats sur l'éducation pendant la Révolution et les années qui suivent. Elle montre comment le principe de l'égalité de tous les citoyens et la lutte contre le déterminisme naturel amène, sous l'impulsion de Condorcet notamment, à une affirmation de l'accès des femmes à l'éducation. Ainsi, dans le mois de Brumaire de l'an II, les décrets instituent la même éducation primaire pour les garçons et pour les filles. Mme Fayolle montre que ce premier mouvement rencontre rapidement un coup d'arrêt, dès l'an III alors que le Directoire veut rétablir une stabilité politique et sociale. Se développe alors un discours de la « complémentarité » des sexes justifié par la nécessité politique. Les filles n'auront pas accès à l'enseignement secondaire. Il faut rapprocher ces analyses de la contribution d'Anne Morvan. Elle y étudie l'émergence d'une science sociale venant justifier l'inégalité entre les sexes au XVIII^e siècle du fait de la place centrale qu'elle accorde à la famille dans la constitution de l'ordre social. L'inégalité entre les sexes ne se pense plus dès lors en termes naturels mais en termes de relations sociales nécessaires pour assurer la stabilité d'une société.

L'article de Sabine Arnaud poursuit cette réflexion sur la construction culturelle de la différence des sexes se donnant, du fait du rôle croissant joué par la rationalité dans la France post-révolutionnaire, comme ayant des fondements scientifiques. Elle montre en effet comment la taxonomie médicale a contribué, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, à imposer l'idée d'une nature féminine inférieure et sujette à cette maladie spécifique que serait l'hystérie. La langue médicale, par souci de spécialisation et d'exactitude, en vient à devenir auto-référentielle et à guider le regard du médecin.

La dernière contribution, de Geneviève Fraisse, fait office de conclusion générale en offrant un récapitulatif des différentes formes qu'a pu prendre, au cours de l'histoire, cette « Querelle des femmes ». Elle reconnaît trois grandes formes, qui, quoique pouvant être simultanées, représentent dans les grandes lignes trois étapes de l'évolution de l'idée d'égalité entre les hommes et les femmes et des débats qu'elle suscite. Il s'agit, dans un premier temps, d'une querelle, d'un débat d'idées, et l'égalité, d'utopie, devient progressivement un concept opératoire. Cela permet le deuxième développement, le procès, où l'égalité, devenu principe d'organisation, est à l'origine de démarches concrètes afin de faire reconnaître des droits et d'inscrire dans la loi, par des oppositions juridiques, l'égalité. Ce passage par le juridique permet la reconnaissance par toutes les parties du principe, ce qui ouvre la troisième phase, celle de la controverse. L'objectif est partagé, tous cherchent l'égalité, mais il semble qu'aucun accord ne soit possible sur les modalités que cette dernière doit prendre.

Ce recueil bénéficie également des mises en perspectives permises par les sources primaires reproduites. De plus, il permet, sur le plan théorique, de mieux penser l'articulation entre des querelles de différentes échelles. L'introduction générale permet en effet de définir une « macro-querelle » des femmes, et délimite les grandes lignes d'affrontement. Les articles suivants sont autant d'études de cas sur autant de « micro-querelles ». On pourrait toutefois regretter une

perspective trop franco-française, même si les auteurs justifient leur restriction géographique par l'importance particulière de la querelle en France du fait de la mise en place précoce d'un État moderne. Quelques comparaisons avec l'Angleterre par exemple, auraient pu éclairer davantage le propos, la présence possible de femmes sur le trône et la situation religieuse du royaume pouvant être à l'origine d'autres configurations. Le recueil n'en reste pas moins d'un grand intérêt du fait des nouveaux éclairages qu'il apporte et de son souci constant de théorisation, en plus d'être agréable par ses illustrations et facile à manier grâce à la présence d'index final. P.L.

CONNORS Logan J., *Dramatic Battles in Eighteenth-Century France*, Oxford, Voltaire Foundation, 2012.

Si le titre reflète bien l'ambition théorique généralisante de l'ouvrage de Logan Connors, la réflexion gravite surtout autour d'un exemple précis : la querelle par pièces interposées de Palissot (avec *Les Philosophes*) et Voltaire (avec *L'Écossaise*) en 1760. Ce moment sert de creuset à l'exposition approfondie des biographies, des motivations, des réseaux (« philosophes » contre « anti-philosophes »), protections et appuis des uns et des autres.

Mais cette querelle particulière est surtout l'occasion de réfléchir au dynamiques propres au théâtre. Comment ces deux pièces, ainsi que les multiples pamphlets de vulgarisation qui précèdent et entourent les représentations, s'inscrivent-elles stratégiquement dans une querelle au départ philosophique et épistémologique (autour de la méthode encyclopédique, du refus de la tradition comme autorité et de la priorité donnée à la raison) ? Comment le théâtre peut-il devenir une arme polémique, et quels sont ses moyens spécifiques pour convaincre (dimensions collective et participative, caractère immédiat, position entre art et divertissement, système d'identification inconsciente etc) ? Les « philosophes » font-ils un usage différent de ces moyens que les Jésuites par exemple, qui reconnaissent et utilisent depuis longtemps les vertus pédagogiques du théâtre ? Dans l'exploration de ces questions, la dimension performative de l'expérience théâtrale et son articulation à la rhétorique du texte sont constamment placées au centre de l'attention de l'auteur.

Cet ouvrage analyse aussi en profondeur l'évolution du rôle d'un acteur-clé : le public. Comment celui-ci investit-il le débat critique, au point de remplacer progressivement les « doctes » comme arbitre ultime des succès théâtraux ? Et comment cette élite réagit-elle à cette prise de pouvoir ? Connors se garde en tout cas d'envisager le public comme un bloc monolithique, et s'efforce de l'analyser comme une entité sociale composite (considérée par ailleurs comme telle par les deux auteurs qui s'efforcent à leur tour de s'adresser à ses différentes parties avec des stratégies différentes). À moyen terme, la question du public rejoint celle du succès. Enfin les lecteurs de la pièce sous forme imprimée constituent eux aussi une forme de public, qui occupe donc une place spécifique dans la réflexion de Connors.

Une autre des réussites de cet ouvrage est de proposer, au delà des enjeux philosophiques et épistémologiques immédiats de la querelle, une réflexion complémentaire sur les enjeux matériels et symboliques qui la sous-tendent. Autour de l'axe Voltaire-Palissot gravitent par exemple des convaincus, mais aussi une galerie d'opportunistes en mal de notoriété, dont Palissot lui-même (selon Connors). Car le débat se pose aussi en termes de lutte d'influence : par exemple, Voltaire ne ressent pas immédiatement le besoin de répliquer aux provocations de Palissot, et c'est seulement dans un second temps, avec l'accession et le succès de celui-ci à la scène de la Comédie Française, que la plume voltairienne se voit contrainte de répliquer. Connors n'hésite pas d'ailleurs à parler de stratégie marketing pour décrire la façon dont un « buzz » est organisé autour des deux pièces.

Enfin les derniers chapitres sont-ils consacrés à l'insertion de cette querelle particulière au sein de querelles plus anciennes (entre Fréron et Voltaire par exemple), à une étude des réceptions et réutilisations à moyen terme de cette querelle, et enfin aux conséquences plus générales sur le rôle d'arbitre du public à long terme .

En somme, la contribution de Logan Connors est remarquablement complète sur les tenants et aboutissants de la querelle particulière Voltaire-Palissot, mais parvient tout aussi bien à en tirer une réflexion théorique juste et aboutie sur le fonctionnement plus général des querelles, la façon

dynamique dont s'articulent petits et grands acteurs, l'importance des enjeux aussi bien symboliques, économiques que philosophiques, ainsi que le rôle des publics à court, moyen et long terme. C.M.

Paddy BULLARD, Alexis TADIÉ (dir.), *Ancients and Moderns in Europe: Comparative Perspectives*, Oxford, Voltaire Foundation, 2016.

Ce recueil d'articles originaux fait partie des publications du programme de recherche AGON, consacré à l'étude des querelles et des controverses à l'époque moderne, ayant reçu un financement de l'Agence Nationale pour la Recherche et qui s'est achevé en décembre 2015. Dans la perspective de ce programme de recherche, s'intéresser à la plus renommée des querelles, ayant trait tant au champ littéraire qu'au champ scientifique et historiographique, s'imposait. Dès l'introduction, Paddy Bullard et Alexis Tadié soulignent l'originalité de la démarche présidant au recueil tout en reconnaissant l'apport des précédentes études ayant fait date sur la querelle, notamment celles de Marc Fumaroli, de Larry Norman et de Joan DeJean. Le recueil n'a pas pour objectif de déterminer un vainqueur dans la querelle, qui, à proprement parler, n'a duré en elle-même qu'un temps assez court, mais plutôt de voir comment cette querelle a été utilisée et réutilisée comme un argument rhétorique afin de justifier des divisions disciplinaires et artistiques. La querelle n'est pas envisagée dans son déroulement en plusieurs étapes et dans plusieurs pays, mais comme une référence dans plusieurs débats, y compris dans des débats historiographiques contemporains.

Le recueil comporte quatorze contributions, regroupées en quatre parties. La première partie est consacrée aux rapports aux sources anciennes à l'époque moderne. Ainsi Vittoria Feola s'intéresse-t-elle aux éditions des auteurs latins et grecs à Oxford à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle afin de montrer comment science moderne et sources antiques vont alors de pair dans un esprit pragmatique. Alexis Tadié montre que la querelle des Anciens et des Modernes devient, tout au long du XVIII^e siècle en Angleterre une référence rhétorique employée dans d'autres débats et permettant d'élaborer de nouveaux outils critiques. Quant à Stéphane Van Damme, il se penche sur les mutations méthodologiques dans l'écriture de l'histoire ancienne de Paris au XVIII^e siècle et sur les débats débouchant sur la création de sociétés savantes et sur un usage différent de l'archive.

La deuxième partie porte sur des questions de logique, de critique et de philologie et sur le réemploi de la querelle dans ces champs. Martine Pécharman consacre un article à la querelle ayant suivi la publication de *l'Essay on Human Understanding* de Locke, considéré comme un jalon de la logique moderne allant contre la syllogistique aristotélicienne. Elle montre notamment comment les opposants de Locke, au premier rang desquels se trouvent Edward Stillingfleet et John Sergeant, tendent à rapprocher sa logique de celle de Descartes pour en faire un représentant absolu de la logique moderne. Marcus Walsh montre dans son étude comment se développe, au cours du long XVIII^e siècle, de nouvelles pratiques de citation, notamment grâce à l'usage de la note de bas de page et au recours de plus en plus systématique aux longues citations dans leur langue d'origine. Ainsi, dans l'édition des auteurs anciens et modernes voit-on apparaître des méthodes propres à une philologie et à une historiographie professionnelles où l'exactitude des références prend le pas sur la logique du récit et de la chronologie. En d'autres termes, on perd en clarté immédiate de lecture ce que l'on gagne en précision, en érudition et en authenticité. Karen Collis, quant à elle, montre comment Shaftesbury, trop souvent considéré comme un « Ancien » dans un contexte purement anglais, a développé une réflexion critique sur l'usage des auteurs classiques à l'époque moderne en discutant notamment avec Jean Le Clerc. Ce dialogue permet de définir une place pour le critique, qui ne doit imposer des sens philosophiques ou théologiques sur les textes anciens mais doit tâcher de comprendre leur langage en dépit du passage du temps altérant le sens de certains mots.

La troisième partie traite des reprises de la querelle en dehors de la littérature et des sciences. Théodora Psychoyou explique ainsi comment les débats sur l'existence ou non de la polyphonie dans la musique ancienne au XVII^e siècle débouchent finalement sur une autre querelle

sur la supériorité de la musique française ou italienne, respectivement qualifiée d'ancienne ou de moderne selon les préférences des différents acteurs. Elizabeth Lavezzi s'intéresse au traitement réservé à la peinture dans le *Parallèle des Anciens et des Modernes* de Charles Perrault et met en valeur le développement d'un modèle tripartite, plus tard repris par Du Bos, expliquant le développement de la peinture, la supériorité de la peinture française sur la peinture italienne, et les diverses réactions que peut avoir le spectateur. La peinture n'est pas tant divisée entre Anciens et Modernes qu'entre peinture uniquement représentative, peinture s'intéressant aux passions et peinture prenant soin de la composition selon qu'elle s'adresse aux sens, au cœur ou à la raison. Paddy Bullard se penche sur le cas de John Evelyn qui, ayant traduit un texte d'un partisan français des Anciens en vient, dans sa préface, à revaloriser le travail des artisans, des praticiens de l'horticulture, ce qui le place dans la situation paradoxale d'être à la fois à la pointe de la modernité en privilégiant ainsi la pratique sur l'idée tout en niant à la science moderne sa capacité à rationaliser l'art des jardins. Sylvie Kleiman-Lafon, enfin, présente le *Treatise on the Hypochondriack and Hysterick Passions* de Bernard Mandeville comme une tentative de *via media* entre Anciens et Modernes dans le domaine médical. Mandeville, afin de traiter ces affections modernes, se méfie tout autant des grandes théories nouvelles que des remèdes antiques les plus extrêmes pour proposer un traitement tout de dialogue et de diète, où la référence classique n'est plus signe de pédanterie mais moyen de complaire au patient.

La quatrième et dernière partie évoque la querelle dans une perspective chronologique plus large. Amedeo Quondam écrit ainsi sur le développement par Pétrarque de l'idée d'un dialogue synchronique possible avec les Anciens qui, paradoxalement, marque l'irruption de la modernité renaissante. Karin Kukkonen s'intéresse à la poétique de Samuel Richardson, développée tant dans une préface aux romans de Penelope Aubin que dans le texte même de *Sir Charles Grandison*. Elle montre que ce dernier, bien qu'il n'ait pas eu une connaissance directe des textes anciens, n'hésite pas à y faire référence et à développer sa conception de la fiction visant à dépasser le clivage entre Anciens et Modernes en insistant sur des problèmes moraux. Ourida Mostefai explique que Rousseau, en cherchant à réactiver le modèle de la vertu antique républicaine, notamment à travers la prosopopée de Fabricius dans le *Discours sur les arts et les lettres*, propose, par cet anachronisme radical, une critique de la modernité politique et réactualise la voix des Anciens. Ritchie Robertson, enfin, s'intéresse aux développements de la querelle dans l'Allemagne de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et montre que les textes français y étaient connus et ont été employés afin d'opérer un déplacement de la querelle, opposant alors les partisans de la Grèce et les partisans de Rome.

Le recueil a le grand avantage, comme son titre l'indique, de proposer une perspective comparatiste et de considérer la querelle des Anciens et des Modernes comme un phénomène européen (un index final permet de se repérer). De plus, la perspective théorique adoptée permet un nouvel éclairage sur l'exploitation rhétorique des querelles et sur la création de ce mythe littéraire qu'est devenue la Querelle des Anciens et des Modernes. Dans la perspective de ce numéro-ci de la revue, qui poursuit également les travaux du programme AGON, l'intuition que la querelle déborde toujours sa conclusion officielle, à supposer qu'il y en ait une, et est constamment réemployée pour nourrir d'autres débats, ne manque pas de venir étayer certaines des analyses développées dans ces pages. P.L.

ALBERT Luce et Loïc NICOLAS (éds.), *Polémique et rhétorique de l'Antiquité à nos jours*, Bruxelles, Duculot, 2010.

Ce volume collectif, préfacé par Delphine Denis, se compose de vingt-quatre contributions organisées chronologiquement et d'un excursus. L'amplitude temporelle et thématique de la réflexion est ce qui fait la particularité du projet : un bon tiers de l'ouvrage est d'abord consacré au fonctionnement de polémiques antiques, qui servent de fondement à la réflexion (avec entre autres les exemples d'Aristote, Cicéron, Sénèque, Apulée et Augustin). Puis vient une partie sur le Moyen-Âge à travers l'exemple des moralités polémiques, des tensions des débuts du calvinisme, mais aussi

d'oeuvres de fiction (*le Songe du Vieil Pèlerin* ou *Lancelot*). La suite s'intéresse plus rapidement à l'Âge classique : on y trouve là encore des exemples aussi bien tirés de controverses religieuses ou scientifiques (sur Pascal et la question du vide) que d'oeuvres littéraires et paralittéraires (Racine, les salons). La même variété s'observe enfin au sein de la dernière partie, consacrée aux deux siècles derniers (jusqu'à l'actualité la plus récente) : l'oeuvre d'Alfred de Musset y cotoie les discours du général de Gaulle, les débats terminologiques autour des droits de l'homme ou l'analyse rhétorique des appels au djihad sur internet. On trouve ainsi des textes et polémiques aussi bien littéraires que théologiques, politiques ou juridiques, diversifiés également en termes de genre (pamphlets, fictions, lettres, péritextes etc). L'ambition est bien sûr de mettre au jour, sous la prolifération et la diversité des sources, les continuités dans l'usage d'armes rhétoriques, et l'ouvrage se donne les moyens de cette ambition.

L'introduction des éditeurs, particulièrement soignée et approfondie, mérite que l'on s'y attarde. Le point de départ de l'ouvrage est l'impulsion de démontrer que la parole agonale, loin d'être un principe de désordre, appartient pleinement à ce que Delphine Denis appelle « l'empire rhétorique ». En un mot la polémique, loin d'être une modalité à part du discours (dans une conception moralisatrice du langage qui ferait de la polémique le lieu de l'excès, de la bassesse, de l'absence de mesure, des bas instincts), met à nu une violence en réalité intrinsèque au *logos* : il existerait donc une continuité entre pratique rhétorique, phénomène polémique et, bien sûr, discours politique. La polémique se pense à partir de et en contraste avec la persuasion, elle est avant tout un rituel, une scène, avec ses rôles, ses règles, ses passages obligés, ses interdits, ses hypocrisies. Qui ne joue pas le jeu ne peut que sortir de la scène sociale spécifique que constitue l'exercice polémique. Ainsi le concept de « dialogue de sourds », empruntée à Marc Angenot, est-il réfuté : une polémique n'est pas un échange de monologues derrière un dialogue apparent, une situation où l'écoute réciproque serait radicalement impossible, mais une situation paradoxale d'écoute mimant l'incompréhension. Ce mode d'échange permet de définir plus précisément la polémique. En effet, il ne s'agit ni d'une écoute réelle (qui appartient plutôt au débat pacifique, à l'échange d'idée), ni de surdité réelle qui n'attend aucune réplique (pamphlet, satire), mais d'un mécanisme où une incompréhension radicale (un désaccord indissoluble, des différends irréconciliables etc.) est mise en scène par des adversaires qui, en réalité, sont non seulement obligés de réagir à ce que l'autre dit (ou dit d'eux), mais de préserver l'autre comme figure à laquelle s'opposer, malgré le constat bien souvent d'une proximité de fait des adversaires. Le moment polémique est donc un moment de *binarisation* dans un dispositif social et langagier qui existe, bien qu'en latence, au cœur de toute entreprise oratoire. À cette introduction correspond un excursus pratique, qui propose un bilan également efficace des figures spécifiques de la rhétorique polémique.

D'un point de vue méthodologique, la réflexion se propose comme outils de réflexion (entre autres) les notions de *dispositif* et de *scénographie* (empruntée à Dominique Maingueneau) : une bonne stratégie polémique n'est pas qu'une question de lettre des textes, mais convoque lieux, relations de pouvoir, institutions, temporalités diverses et, bien sûr, l'*ethos* des principaux acteurs. En retour, l'analyse de polémiques se doit donc d'intégrer ces dimensions. De même, le Tiers (spectateur ou arbitre, présent ou absent) est-il considéré souvent comme le véritable enjeu de toute polémique, puisque convaincre son adversaire, le rallier à sa cause, n'est justement pas une figure de la polémique.

On pourrait reprocher à ce volume ce qui fait sa richesse, à savoir la diversité temporelle et générique des exemples choisis (avec pour seule réserve l'absence totale d'auteurs femmes du corpus). Mais l'effort remarquable de théorisation de l'introduction ainsi que la précision des outils rhétoriques employés offrent une compensation conséquente au risque de dispersion. La partie consacrée aux polémiques de l'âge classique n'est pas très vaste, mais encore une fois c'est la mise en perspective qui fait la force de l'argument. Cet ouvrage très réussi attirera donc logiquement l'attention de linguistes, de rhétoriciens et d'experts en polémique davantage que de spécialistes généralistes des XVII et XVIIIème siècle. C.M.

BOANTZA Victor D. et DASCAL Marcelo (éds.), *Controversies Within the Scientific Revolution*, Amsterdam ; Philadelphie, John Benjamins Publishing Company, 2011.

Ce recueil d'articles, publié dans la collection « Controversies » également dirigée par Marcelo Dascal, s'ouvre sur une introduction théorique des éditeurs rappelant l'importance des controverses dans l'élaboration de nouveaux savoirs tout au long du XVII^e siècle. L'emploi du terme de controverse y est clairement revendiqué pour désigner les différents débats agitant le monde des sciences. Les auteurs expliquent qu'ils font la distinction entre discussion et dispute, d'une part, et controverse, d'autre part. Cette dernière dénomination n'implique pas, selon Dascal et Boantza, de structure dichotomique des débats où l'on suit dès le début une procédure de décision déterminant un camp vainqueur et un camp perdant. Le choix de cette désignation permet ainsi de mieux appréhender la diversité des débats scientifiques entre le dernier tiers du XVI^e siècle et le début du XVIII^e siècle, et de prendre en compte la dimension proprement heuristique de ces débats qui débouchent parfois sur l'élaboration de nouvelles méthodes.

La première partie du recueil, consacrée aux controverses dans les domaines de l'astronomie et de la mécanique, se compose de trois contributions au sujet des divers débats suscités par les thèses de Galilée. Michael Elazar et Rivka Feldhay, en étudiant les théories du jésuite Honoré Fabri sur la chute des corps, cherchent à nuancer la vision trop simpliste de la controverse entre Galilée et les jésuites. Ils montrent, en s'appuyant sur les écrits de Fabri, que ce dernier cherche en quelque sorte à réconcilier la mécanique aristotélicienne et les découvertes de Galilée. Ofer Gal et Raz Chen-Morris étudient la querelle entre Galilée et le jésuite Horatio Grassi au sujet des trois comètes observées en 1618. Ils montrent que c'est le jésuite qui, de façon surprenante, s'oppose à la tradition aristotélicienne que Galilée défend. L'un avance que les comètes sont des corps célestes, l'autre que ce sont des corps sublunaires. Les auteurs insistent sur la nécessité de replacer l'*Essayeur* de Galilée dans son contexte polémique pour comprendre qu'il s'agit plutôt d'un traité contre l'usage de la parallaxe pour mesurer la distance des astres, que d'une attaque en règle du système aristotélicien. La lecture de cet ouvrage fondateur de la nouvelle science s'en trouve ainsi fortement modifiée. Pour Gal et Chen-Morris, la controverse entre Galilée et Grassi regarde avant tout le rôle de l'instrument dans la production de savoirs. Pour Galilée, l'œil est fautif et le télescope le corrige, pour Grassi, le télescope peut apporter des connaissances mais c'est l'œil nu qui est le dernier juge. Maurice A. Finocchiaro, enfin, s'intéresse à la controverse suscitée par la défense du système copernicien par Galilée et à la controverse historiographique qui a suivi. L'article se donne explicitement comme une défense de Galilée et de ses techniques polémiques. Pour Finocchiaro, Galilée n'était pas le sophiste que certains historiens des sciences ont vu en lui mais plutôt quelqu'un qui concevait la controverse non comme un moyen de ridiculiser ses adversaires, mais comme un moment d'échange, en toute équité, d'arguments et de contre-arguments, où les objections rencontrées sont considérées avec le plus grand sérieux.

La deuxième partie du recueil porte sur les débats scientifiques au sujet de la lumière et de la gravité dans le dernier tiers du XVII^e siècle. Victor D. Boantza se penche sur deux controverses ayant agité l'Académie des Sciences dans les années 1668-1669 et qui sont trop peu reliées dans l'historiographie. Il fait en effet l'hypothèse que les débats bien connus sur la pesanteur à l'Académie en 1669 se comprennent mieux si l'on prend en compte la controverse sur la coagulation et la cohésion, controverse que Samuel Duclos ouvre en critiquant Boyle lors des sessions de l'Académie. Pour Boantza, ces débats sont révélateurs de la redéfinition des limites disciplinaires de la chimie du fait de l'opposition entre les mécanistes, pour qui nulle transmutation n'a lieu, et les « chymistes » s'inspirant encore de l'alchimie. Nir Gannot consacre un article à la célèbre controverse opposant Leibniz et Newton sur la nature de la gravité et les causes du mouvement des planètes. Il cherche à montrer que la controverse dépasse le simple champ de la philosophie naturelle et qu'elle repose en vérité sur deux conceptions différentes des capacités de l'entendement humain. Selon Gannot, Leibniz reproche à Newton de ne pas proposer de cause à la force de gravitation tandis que Newton se défend en disant qu'il en rend suffisamment compte en la décrivant mathématiquement. Le différend est donc d'ordre méthodologique, Newton procédant de

façon expérimentale et inductive, généralisant d'après ses observations, et Leibniz proposant des hypothèses à titre provisoire pour rendre compte des phénomènes au sujet desquels les données manquent. La controverse n'a pas vraiment eu de résolution, chacun campant sur ses positions. Newton estime que la philosophie doit décrire la nature et Leibniz qu'elle doit la rendre intelligible. La contribution de Gábor Á. Zemplén s'intéresse à la fonction rhétorique de la méthodologie dans les débats scientifiques en se concentrant principalement sur la controverse à la suite de la publication par Isaac Newton de son premier article dans le domaine de l'optique dans les *Philosophical Transactions*. Il montre ainsi que Newton rejette nombre d'objections en invoquant des raisons méthodologiques, ce qui conduit à une nouvelle étape de la controverse. L'auteur insiste ainsi sur la nécessité pour l'historien de prendre en compte les contextes argumentatifs afin de mieux comprendre les variations dans les écrits d'un même penseur.

La troisième partie de l'ouvrage traite de controverses dans le champ de la physiologie et des théories vitalistes. Anna Marie Roos étudie les débats sur l'origine des fossiles au sein de la *Royal Society* en montrant comment les scientifiques dialoguent avec les thèses de Johann Van Helmont sur les facultés génératrices des sels. Elle montre que les savants, au premier rang desquels Martin Lister et Robert Plot, considèrent que les fossiles sont uniquement des pierres créées à partir d'un principe salin, mais qu'ils diffèrent dans leur interprétation des thèses du savant belge. Adelino Cattani considère les arguments de William Harvey sur la circulation sanguine et les replace dans la controverse qu'ils ont suscitée afin de s'interroger sur leur efficacité rhétorique. Il cherche à montrer comment ces thèses, justifiées autant si ce n'est plus par un procédé logique d'argumentation que par une démonstration expérimentale, ont pu s'imposer aussi rapidement. Pour lui, Harvey a réussi à s'imposer car sa démonstration n'est ni inductive, ni déductive, mais réfutative : elle prouve l'impossibilité du contraire de la thèse défendue. Charles T. Wolfe, quant à lui, se penche sur l'émergence des questionnements sur la notion de vie dans les débats scientifiques des XVII^e et XVIII^e siècles. Il insiste sur le rôle joué par la discussion entre Leibniz et Stahl dans le début de la problématisation de la notion de vie.

La dernière partie du recueil se compose de deux contributions portant sur les controverses dans les « sciences humaines » et la théologie qui, au moment de la Révolution scientifique, ne sont pas séparées de ce qu'on appelle aujourd'hui les sciences dures. Justin E. H. Smith étudie les controverses sur les différences raciales au XVII^e siècle dans leur articulation avec l'exégèse. En effet, avec le développement du commerce et de la colonisation, la diversité de l'espèce humaine se fait de plus en plus apparente pour les savants européens qui en viennent donc à se demander si toute l'espèce humaine descend bien d'Adam. Les thèses pré-adamistes, notamment celles d'Isaac de La Peyrère, postulent des créations diverses pour les différents groupes ethniques et en viennent par conséquent à remettre en question le fondement des entreprises missionnaires. Hale s'oppose à lui en défendant l'idée d'une origine unique et d'une dégénération des espèces. Smith s'intéresse également à la contribution de Leibniz au débat en montrant que ce dernier s'intéresse en réalité aux différences culturelles et linguistiques entre les peuples plus qu'aux différences physiques. La contribution de Merio Scattola porte sur la controverse au sujet des fondements du droit naturel entre Samuel Pufendorf et les théologiens luthériens. En effet, selon Pufendorf, les principes du droit naturel sont discernables grâce à la seule raison, et la théologie morale s'en trouve donc menacée.

Le recueil, du fait de son postulat de départ, à savoir que les controverses sont au cœur de cette « Révolution scientifique » qui fait aussi l'objet de controverses historiographiques, propose de nouveaux éclairages sur des points connus ou non de l'histoire des sciences. En effet, la démarche adoptée, qui consiste à lire les sources primaires en étant pleinement conscient de la tradition historiographique, permet de redécouvrir certains textes trop souvent obscurcis par les reprises. Dans la reconstruction des controverses, les auteurs ont en effet le souci constant de rendre justice à toutes les parties et de montrer la cohérence et les apports de chaque contribution, ce qui permet une approche bien plus fine de la Révolution scientifique. Le choix de la pluridisciplinarité est aussi louable afin de donner un aperçu le plus complet possible du foisonnement intellectuel de l'époque. P.L.